



Dossier de presse

1993

*Julien Gosselin
& Aurélien Bellanger*

**FEST
IVAL
DE
M
ARSEILLE**

Contacts presse :

Presse nationale

Dominique Berolatti *Patricia Lopez*

06 14 09 19 00
dominiqueberolatti@gmail.com

06 11 36 16 03
patricialopezpresse@gmail.com

Presse régionale

Isabelle Juanco

04 91 99 02 58
communication@festivaldemarseille.com

Photos HD disponibles : <http://bit.ly/2tsRNvr>



LUNDI
3
JUILLET
19:00

MARDI
4
JUILLET
19:00

THÉÂTRE
DU GYMNASÉ

DURÉE
PRÉVISIONNELLE
150'

TARIFS
plein : 24 €
réduit : 20 €
-26 ans et minima
sociaux : 10 €

1993

Julien Gosselin & Aurélien Bellanger

Calais / Paris / Strasbourg

TEXTE Aurélien Bellanger **MISE EN SCÈNE** Julien Gosselin **AVEC** Quentin Barbosa, Genséric Coléno-Demeulenaere, Camille Dagen, Marianne Deshayes, Paul Gaillard, Yannick Gonzalez, Roberto Jean, Pauline Lefebvre-Haudepin, Dea Liane, Zacharie Lorent, Mathilde Mennetrier, Hélène Morelli **MUSIQUE** Guillaume Bachelé **SCÉNOGRAPHIE** Emma Depoid, Solène Fourt **COSTUMES** Salma Bordes **SON** Hugo Hamman, Sarah Meunier **LUMIÈRE** Quentin Maudet et Juliette Seigneur, en collaboration avec Nicolas Joubert **VIDÉO** Camille Sanchez, en collaboration avec Pierre Martin **PLATEAU** Jori Desq **RÉGIE GÉNÉRALE** Thomas Cottureau et Valentin Dabbadie **ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE** Eddy D'Aranjo, Ferdinand Flame

DÉCOR ET COSTUMES ont été réalisés par les ateliers du TNS

Spectacle créé avec le Groupe 43 de l'École du TNS (diplômé en 2017)

Julien Gosselin est metteur en scène associé au Théâtre National de Strasbourg

*Coproduction Festival de Marseille
Spectacle présenté en coréalisation avec
le Théâtre du Gymnase*

CRÉATION

THÉÂTRE

1993 est l'année des derniers travaux avant l'ouverture du tunnel sous la Manche. Calais est au coeur de cette ultime réalisation, qui semble parfaire et achever la construction d'une Europe unie dans son désir de paix, de partage, de modernité. Qu'en est-il aujourd'hui de ce désir ? Et de la ville de Calais ? Dans ce spectacle construit avec le Groupe 43, diplômé de l'École du TNS en juillet 2017, le metteur en scène Julien Gosselin et le romancier Aurélien Bellanger interrogent la vision d'une génération : que signifie être né après la chute du mur de Berlin ? De quelles déceptions, de quels rêves hérite-t-on ?

Aurélien Bellanger a publié l'essai *Houellebecq écrivain romantique* en 2010 (éditions Léo Sheer). Il a ensuite écrit trois romans : *La Théorie de l'information* (2012), *L'Aménagement du territoire* (2014) et *Le Grand Paris* (2017), publiés chez Gallimard.

Julien Gosselin, du collectif Si vous pouviez lécher mon coeur, met en scène exclusivement des textes contemporains - romans ou théâtre. La saison dernière, le public strasbourgeois a pu voir 2666 de Roberto Bolaño.



1993

Julien Gosselin & Aurélien Bellanger

PARCOURS

Julien Gosselin

Né en 1987, Julien Gosselin suit les cours de l'EPSAD, Ecole professionnelle supérieure d'art dramatique à Lille dirigée par Stuart Seide. Il travaille en tant qu'acteur pour Lucie Berelowitsch, Laurent Hatat ou Tiphaine Raffier. En tant qu'assistant à la mise en scène, il collabore ensuite avec Pierre Foviau, Laurent Hatat et Stuart Seide. Avec six acteurs issus de sa promotion, il forme « Si vous pouviez lécher mon coeur » en 2009, et met en scène *Gênes 01* de Fausto Paravidino en 2010, au Théâtre du Nord, puis en tournée. L'année suivante, il signe, toujours avec « Si vous pouviez lécher mon coeur », la création française de *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling, au Théâtre de Vanves puis en tournée en 2012. La même année, il participe au programme Kadmos, à l'invitation de Vincent Baudriller. Il crée en juillet 2013 *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq au Festival d'Avignon, troisième spectacle de « Si vous pouviez lécher mon coeur ». En 2014, à l'invitation du Théâtre national de Bruxelles, il crée *Je ne vous ai jamais aimés*, long poème musical projeté à partir d'un texte de Pascal Bouaziz. Également auteur, Julien Gosselin publie en novembre 2012 *La Liste*, aux éditions 10/18. Au Festival d'Avignon 2016, il crée *2666* d'après l'oeuvre de Roberto Bolaño. Depuis septembre 2014, il est metteur en scène associé au Théâtre national de Strasbourg.

Aurélien Bellanger

Né en 1980, Aurélien Bellanger est philosophe de formation et ancien libraire.

Il a publié un essai sur Michel Houellebecq, Houellebecq écrivain romantique, aux éditions Leo Scheer en 2010. Il a écrit quelques poèmes, publiés sur son blog, Hapax. Il est critique de philosophie pour nonfiction.fr depuis octobre 2007.

En 2012, il publie chez Gallimard son premier roman *La Théorie de l'information*. La biographie de son personnage principal, Pascal Ertanger, est largement inspirée de la vie du PDG de Free. Le prix de Flore, qui fête son vingtième anniversaire, lui a été attribué en 2014, au premier tour, pour son deuxième roman, *L'aménagement du territoire* (Gallimard).

Œuvres publiées

Éditions Gallimard : *Le Grand Paris* (2017)

L'aménagement du territoire (2014)

La théorie de l'information (2012)

Éditions Leo Scheer

Houellebecq écrivain romantique (2010)



Le lieu précis de la fin de l'histoire

1993

No valley too deep, no mountain too high

No limit, 2 Unlimited, 1993

La fin du millénaire a été marquée, en Europe, par le creusement de deux tunnels — des projets optimistes, impliquant une forte coopération internationale et manifestant des idéaux pacifistes.

Le premier, celui du CERN, à la frontière franco-suisse, permettra l'installation d'un accélérateur de particule ; c'est la version civile du projet Manhattan, la fin de l'âge obscur de la physique nucléaire, son entrée raisonnée dans un futur calculable, où la science, devenue généreuse et serviable, assumera seule la fonction du progrès — charge anciennement détenue par les passions guerrières. L'héroïsme, lointain vestige des mondes antiques et médiévaux, sera bientôt rétrogradé aux grandes machines souterraines refroidies à l'hélium liquide, et les articles scientifiques issus du dispositif, sans leur être directement attribués, seront bien les fruits d'une collaboration étroite entre leurs grandes mains froides et les esprits échauffés des humains ; ils afficheront, en attendant, plusieurs milliers de signatures en en-têtes, celles des hommes et des femmes venus de toute la terre et rassemblés ici au cœur de l'Europe pour célébrer le triomphe de la paix et de la raison. Le tunnel du CERN, long de 27 km, est parfaitement circulaire : c'est le lieu précis de la fin de l'histoire.

Le second tunnel, achevé, quelques années plus tard, résorbe l'anomalie principale de l'Europe, continent péninsulaire marqué par une prolifération fractale de presque-île, et manifestant, contre les obstacles naturels

infinis de sa forme, et presque malgré elle, un puissant désir d'unité et d'intégration : il s'agira cette fois d'effacer le bras de mer qui scinde en deux parties sa principale mégapole, et d'offrir, aux flux logistiques qui manifestent sa puissance insolente, des infrastructures à la hauteur de sa paix, marchande et triomphante : l'Europe, qui s'était jusque-là construite de part en part d'un canal de Suez naturel, du Panama providentiel du Pas-de-Calais, s'ouvrira là, luxe géologique suprême, un isthme artificiel. Ses habitants répèteront, fasciné, pendant la dernière décennie du millénaire, que la Grande-Bretagne a cessé d'être une île, élégante litote destinée à annoncer, à demi-mot, qu'après en avoir fini avec l'histoire l'Europe en avait terminé avec la géographie. C'est ainsi à Calais que l'Europe est devenue absolument moderne.

Une musique naît alors, pour accompagner le vertige lumineux de ses grandes autoroutes, pour magnifier la puissance inégalée de ses projets d'infrastructures — une musique aux rythmes blancs et simples, comme des camions dans la nuit, comme des lignes blanches réfléchissantes, et qui demeure l'un des derniers grands mouvements artistiques paneuropéen, comme une renaissance éclair ou un gothique instantané. On nommera Eurodance ce genre musical contemporain de l'eurotunnel. C'est la musique la plus triste du monde, le bruit d'un univers qui vacille dans le néant — le triomphe évidé des nocturnes et des leçons de ténèbres. Le continent de Bach accède avec elle à un état de transe spectaculaire ; la modernisation, le grand projet et le grand mythe des européens, acquiert soudain quelque chose de primitif, et son achèvement donne naissance à un sublime nouveau — des



beats sourds et massifs, séparés comme des véhicules par leurs distances de sécurité et s'accaparant chacun toute la nuit du monde, dans leurs habitacles faiblement éclairés par la lumière graduées des compteurs kilométrique et par les panneaux réfléchissants annonçant leur entrée prochaine dans l'euro-tunnel. Tout est parfait, maintenant, tout est enfin achevé, silencieux et pur comme une autoroute. L'Angleterre n'est plus une île et le globe lui-même est rendu au néant — un néant froid et bienfaisant, un néant nécessaire. Les grands siècles tragiques de l'histoire européenne n'auront pas duré plus longtemps qu'un frisson, le vague heurt, dans une zone intermodale sécurisée, du passage des roues souples d'un camion sur la plateforme métallique d'un quai d'embarquement.

Calais était alors moins la porte de l'Angleterre qu'un portail irréversible vers le futur — l'ultime stade du grand projet de modernisation de l'Europe.

Les premiers doutes sont apparus un peu à la même époque, quand il est devenu commun, pour dénoncer les dérives de la mondialisation et les faux-semblants de la fin de l'histoire, de comparer le monde à un aéroport. C'était une manière d'acter la fin définitive du style international, dont le terminal calaisien du tunnel marquerait l'une des apothéoses : aucun geste architectural, rien de commun avec une ville ancienne : seulement, autour des trois conduits invisibles du tunnel, un ensemble de bâtiment épars résumés à leurs fonctions, articulés entre eux par des signes univoques et semblables à ceux de toutes les zones logistiques. De loin en loin le Calais historique, rejeté en périphérie, apparaissait sur des panneaux, mais la ville avait largement accepté sa défaite, qui prenait pour elle la forme d'un grand centre commercial, version améliorée de son centre-ville — la balance était déséqui-

librée, la modernisation achevée. L'universel de l'aéroport, contesté par quelques esthètes archaïques et par les commerçants locaux, était encore inattaquable. Il a fallu, en réalité, l'apparition, beaucoup plus ambiguë, d'un nouvel universel pour que l'idée de mondialisation vacille. Et la chose s'est produite ici-même.

Tout a commencé dans les ruines du tunnel quand un grand entrepôt blanc, vestige de sa construction implacable, s'est retrouvé à accueillir une zone de transit pour réfugiés kurdes ou kosovars. L'anomalie était légère et presque indiscernable. On pouvait même en livrer une interprétation compatible avec le grand récit de la modernisation du monde : les kosovars témoignaient du succès militaire de l'opération Allied Force, et de défaite récente du plus odieux des nationalismes, quand les kurdes prophétisaient la chute future du dictateur de l'Irak et la démocratisation prochaine de tout le Moyen-Orient.

L'anomalie humanitaire sera facile à résoudre et la crise des réfugiés n'existait pas encore. Le passage à l'an 2000, événement magique attendu de longue date et apothéose annoncée de l'Europe moderne, ainsi que la destruction promise de l'entrepôt, deux ans plus tard, devaient pourtant échouer à normaliser la situation.

Le portail temporel du tunnel s'était ainsi mis à fonctionner moins bien. Il a fallu revoir les protocoles de sécurité, repenser les traités de coopération douanière. La modernité s'est retrouvée toute encombrée de dispositifs imprévus qui en retardaient sans cesse l'avènement promis.

Le tunnel, solution jadis miraculeuse, est devenu le nom d'un problème insoluble ; Calais celui d'une lente dévolution de l'Europe



vers des abysses médiévaux. Les infrastructures innocentes ont fait face à des assauts répétés. On s'est mis à parler de siège et à organiser des rondes.

Le Tunnel, devenu de plus en plus incapable de remplir sa fonction de portail temporel — comme si la chose avait ripé sur une dimension noire — débouchait maintenant sur un lieu imprévu, dangereux et hostile. Une ville ambigüe et fruste, à la fois proche des premiers établissements humains sur la Terre, dans sa nudité nécessaire et dans sa forme hâtive, et en même temps plus moderne que toutes les villes du monde — étrangement moderne, cosmopolite et prophétique. On a appelé cette entité la jungle de Calais, et elle est devenue peut-être le lieu emblématique, après l'aéroport, du nouvel universel de la mondialisation : l'universel du camp de réfugié.

Aurélien Bellanger



Le lieu précis de la fin de l'histoire

La fin de l'histoire, veloutée et fluo, a traversé le ciel européen dans le milieu des années 1990. On disait autrefois que les aurores boréales étaient signes de guerre. On a vu le ciel tourner au vert et au rose en 1915 et en 1938. On a longtemps gardé l'habitude, dans les campagnes, à l'ombre des villes rougeoyantes de la reconstruction, de surveiller le ciel. La prophétie a failli se réaliser, pendant la Guerre Froide, chaque fois qu'une tempête solaire était confondue, sur les écrans radars, avec une attaque nucléaire. Puis la menace a disparu.

Le 13 novembre 1989, trois jours après la chute du Mur de Berlin, le tunnel du Cern est inauguré. Avec sa forme circulaire et ses concentrations anormalement élevées de cuivre et de terres rares le tunnel du CERN évoque ces immenses structures concentriques qui autorisent les géologues à inférer l'existence d'un cratère d'impact. C'est le plus grand laboratoire du monde. Un accélérateur de particules. Un anneau souterrain de 27 kilomètres de circonférence creusé à la frontière franco-suisse. Les particules qui y seront injectées devront atteindre, avant de s'évaporer, une vitesse proche de celle de la lumière — le mur physique infranchissable, l'unique paroi de soutien du tunnel. La fin de l'histoire s'est abattue ici, à l'ouest du lac Léman. Ou plutôt la fin de l'histoire, événement autrefois cataclysmique et définitif — le heurt au son mat et bref de la Terre contre le mur du temps — s'est ici volatilisée, comme un astéroïde sublimé dans les hautes couches de l'atmosphère. La fin de l'histoire est ici une pluie continue de particules cosmiques, un bruit blanc d'isotope, un cauchemar recueilli par un attrape-rêve de facture étonnamment moderne et présentant un nombre anormalement élevé de fils entremêlés — comme si l'impact devait être sans cesse différé, suspendu, maintenu à l'état d'hypothèse, de probabilité réfutable.

Tout est parfait, maintenant, tout est enfin achevé, silencieux et pur comme une autoroute.

Les noms bleutés des villes, les panneaux d'affichage, les bornes de secours.

Nous comprenons ce langage, les mots simples que les choses utilisent pour communiquer avec nous à travers la nuit logistique.

Nous savons que quelqu'un a écrit ces mots, une première fois, mais ce n'est plus, maintenant, une langue tout à fait humaine.

Ces mots appartiennent aux panneaux qui les portent, aux entités qui les répètent, aux portiques qui les érigent, au-dessus de nous, en ciel de substitution.

La nuit logistique est une nuit vaincue.

Les choses ont atteint leur plein déploiement, les choses évoluent loin de nos mains humaines. Les camions qui les entraînent, sur la grande autoroute bleue, dans la nuit du tunnel, brillent



comme des aurores boréales.

L'Angleterre n'est plus une île et le globe lui-même est rendu au néant. Un néant froid et bienfaisant, un néant nécessaire. Les grands siècles tragiques de l'histoire européenne sont passés très vite. Le passage des roues d'un camion sur la plateforme métallique d'un quai d'embarquement dans une zone intermodale sécurisée. Un bruit sec et définitif. Calais est moins la porte de l'Angleterre qu'un portail irréversible vers le futur — l'ultime stade du grand projet de modernisation de l'Europe. C'est à Calais que le monde est devenu absolument moderne.

J'ai découvert l'écriture d'Aurélien Bellanger en lisant son essai *Houellebecq écrivain romantique*, à l'époque où je mettais en scène *Les Particules élémentaires*. Nous avons fait connaissance et j'ai continué à lire ses romans. Quand Stanislas [Nordey] m'a proposé de mettre en scène le spectacle d'entrée dans la vie professionnelle du Groupe 43, je lui ai tout de suite fait part de mon désir de parler de Calais. C'est une ville qui m'est chère, j'y ai passé mon adolescence et j'y vis encore la moitié de l'année.

J'ai proposé à Aurélien de travailler avec moi. L'idée était de recueillir des témoignages de calaisiens, de migrants, de politiques, de skinheads, de bénévoles, qui devaient servir de base à l'écriture d'un spectacle. Mais très vite, je me suis rendu compte que cette matière ne me satisfaisait pas pleinement artistiquement et qu'elle avait du mal à entrer en correspondance avec la littérature d'Aurélien. Même s'il part du réel, il a besoin d'écrire et non simplement de restructurer une parole. Il a commencé à m'envoyer des pages que je trouvais passionnantes et qui me faisaient dévier de mon sujet. C'était la vision d'un auteur et, au fond, c'est ce que je cherchais, ce qui m'intéresse toujours le plus.

Aurélien met en résonance passé et présent et parle d'éléments qui font encore partie de l'actualité comme d'événements historiques. Il écrit comme s'il se positionnait cent ou mille ans plus tard, comme si l'on examinait l'histoire contemporaine avec une distance, par

le prisme des grands changements humains ou technologiques, et non plus au regard des événements quotidiens. Il a posé l'année 1993 comme point pivot de son écriture. C'est l'année où la construction du tunnel sous la Manche s'achève. Quatre ans plus tôt, le mur de Berlin est tombé. En Europe, toutes les voies de circulation sont ouvertes - la technologie et le numérique y participent largement. Un autre tunnel, celui du Cern a lui aussi été creusé, sous les Alpes ; on y a installé un accélérateur de particule. Il y a cette idée d'une modernité pacifiste, de « fin de l'histoire » dans le sens où l'on peut imaginer une paix perpétuelle, un espace où les échanges seraient normalisés, apaisés : l'Europe occidentale comme continent de la douceur.

Mais aujourd'hui, on se rend bien compte que l'histoire est loin d'être terminée ! Avec le Groupe 43, j'ai envie d'interroger ce que signifie être de la génération d'après la chute du mur. Je souhaite faire entendre la voix de jeunes gens d'aujourd'hui, dans un rapport critique au présent et au passé et qu'on entende, en même temps, les rêves un peu perdus de ceux qui ont construit ce tunnel sous la Manche et celui du Cern. Partant de Calais, il sera question des migrants, de l'Europe, de la technologie, de l'histoire et des paysages. Comme toujours dans mon travail, il y aura du son, de la musique, de la vidéo et les acteurs seront narrateurs, chœur, personnages, performers.

Julien Gosselin
propos recueillis



Ce spectacle a été créé avec des artistes formés à l'École du TNS (Groupe 43 - hors metteurs en scène)

Les acteurs Quentin Barbosa, Genséric Coléno-Demeulenaere, Camille Dagen, Marianne Deshayes, Paul Gaillard, Yannick Gonzalez, Roberto Jean, Pauline Lefebvre-Haudepin, Dea Liane, Zacharie Lorent, Mathilde Mennerier, Hélène Morelli

Les scénographes-costumières Salma Bordes, Emma Depoid, Solène Fourt, Juliette Seigneur

Les régisseurs-créateurs Valentin Dabbadie, Jori Desq, Hugo Hamman, Quentin Maudet, Sarah Meunier, Camille Sanchez

Les metteur.e.s en scène Aurélie Droesch, Kaspar Tainturier

Le Groupe 43, constitué de 24 artistes dont 12 acteurs, 2 metteur.e.s en scène, 6 régisseurs-créateurs et 4 scénographes-costumières, a suivi la formation de l'École du TNS de 2014 à 2017 et bénéficie du soutien du Jeune Théâtre National à partir de juillet 2017.

Durant leurs trois ans de formation, ils ont travaillé, notamment, avec Stanislas Nordey, Julien Gosselin, Lazare, Laurent Sauvage, Blandine Savetier (artistes associés au projet du TNS), Alain Françon, Vincent Goethals, Thomas Bellorini, Adel Hakim, Annie Mercier, Bruno Meyssat, Stuart Seide, Roland Fichet, Emmanuelle Huynh et Matthieu Doze et avec une douzaine de metteurs en scène lors de la résidence hors les murs au Théâtre du Peuple de Bussang dans le cadre des Hivernales.

L'ensemble du groupe a mis en œuvre des projets initiés par les jeunes metteurs en scène en formation : *Le Projet Trust* d'après Falk Richter, *Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse !* mis en scène par Aurélie Droesch et « *Farewell, Empire !* » mis en scène par Kaspar Tainturier-Fink, mais aussi par deux actrices du groupe à l'occasion de cartes blanches : Camille Dagen (*Histoires de Guerriers*, mon-

tage de textes de Jean-Luc Lagarce) et Pauline Lefebvre-Haudepin (à partir de son texte *Les Terrains vagues*).

Dans le cadre du projet du TNS qui fait une grande place aux écritures contemporaines, les acteurs du Groupe 43 ont également participé à de nombreuses lectures publiques - dirigées notamment par Stanislas Nordey, Eric Ruf, Anne Monfort, Simon Delétang, Rémy Barché - de textes choisis par les comités de lectures du Théâtre du Rond-Point et du TNS, par la Maison Antoine Vitez à La Chartreuse de Villeneuve-Lez-Avignon en 2016, par France Culture (Unité Fiction) au Musée Calvet en juillet 2017). L'ensemble du Groupe a également participé à deux Forums sur les nouvelles écritures dramatiques européennes, au TNS en mars 2016 et au KVS à Bruxelles en avril 2017.

Ils ont participé à des masterclass internationales en Italie (au festival de Spoleto, à san Miniato, aux 31es rencontres de Prima del teatro), à Ouagadougou (Festival Les Récréâtrales), à Bruxelles (KunstenFestival 2015), à Prague (la Quadriennale), à Strasbourg (Rencontres Internationales Corps Objet Image du TJP).

Durant les trois années de formation, les scénographes-costumières, les régisseurs-créateurs, les metteurs en scène travaillent en lien direct avec les équipes professionnelles du TNS (ateliers de construction de décors et de costumes du TNS, service et direction techniques, services de la production, de la communication, des relations avec le public...).

Par ailleurs, ils ont également participé régulièrement à des actions de relations avec le public, menées notamment avec les équipes du Théâtre National de Strasbourg et du Théâtre du Peuple de Bussang.



Collaborateurs

Guillaume Bachelé *Musicien*

Après un Bac économique et social option Théâtre, Guillaume Bachelé entre en 2005 au conservatoire de Bordeaux où il reçoit les enseignements d'Isabelle Renaud et Gérard Laurent. Il intègre ensuite la seconde promotion de l'École Professionnelle Supérieure d'Art Dramatique (EPSAD) de Lille sous la direction de Stuart Seide. Il travaille notamment avec Didier Kerkaert, Vincent Goetals, Gloria Paris, Jean-Paul Wenzel, Laurent Hatat, Anton Kouznetsov, Didier Gallas, Julien Roy, Mohamed Rouabbi, Yves Beaunesne, la compagnie Interlude(T/O), et Stuart Seide. A sa sortie de l'école en juin 2009 il joue dans *Quel est l'enfoiré qui a commencé le premier* de Dejan Dukovski mis en scène par Stuart Seide. Il crée en 2010 avec la compagnie 'Rêvages' un spectacle de conte *Petit Bodiel* dont il compose également les musiques.

Il est membre du collectif Si vous pouviez lécher mon cœur avec lequel il crée en 2010 *Gênes 01* de Fausto Paravidino, *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling et 2666 mises en scène de Julien Gosselin. Par ailleurs, il s'intéresse de près aux projets plus chorégraphiques. Il joue en mars 2011 un solo de danse *Kurt/Landes*, solo avec ou sans guitare à Vanves sous la direction de Lucie Berelowitsch.

Nicolas Joubert *Lumière*

Diplômé de l'École du TNS en 2004, il collabore régulièrement avec Guillaume Vincent, en tant que créateur lumière, *La Nuit tombe*, *L'Éveil du printemps* de F. Wedekind, *Je crois que je ne pourrai jamais*, mais aussi en tant que régisseur général sur *La Fausse Suivante* de Marivaux, *Histoire d'amour Nous Les Héros* de Jean-Luc Lagarce, *Les Vagues* de Virginia Woolf. Il a également assuré la création lumière et la régie générale des *Particules Élémentaires* de Michel Houellebecq, mis en scène par Julien Gosselin, avec qui il travaillera à nouveau sur *2666* de Roberto Bolaño. Il a créé également les lumières de *La Fille*, bande-dessinée musicale de Christophe Blain, mise en musique par Barbara Carlotti et mis en scène par Jean-François Auguste. Il réalise également pour Jean-François Auguste les lumières de *Ciel Ouvert* à Gettysburg de Frédéric Vossier. Il travaille avec la compagnie La Tramédie pour les mises en scène de *Marine Mane d'Une puce, épargnez-là* de Naomi Wallace, *Histoire de famille* de Biljana Srbljanovic, *Wonderland* de Pascal Adam, et *Prières pour mon roi d'après Les Cercueils de Zinc* d'Alexievitc

Pierre Martin *Vidéo*

Après des études en littérature contemporaine et en communication à l'université Lille III, Pierre Martin intègre l'École supérieure de journalisme (ESJ) de Lille.

Depuis 2010, il est le créateur vidéo de Si vous pouviez lécher mon cœur, avec *Les Particules élémentaires* (Festival d'Avignon, 2013), *Je ne vous ai jamais aimés* (Théâtre national de Bruxelles,



2014), *Le Père* (Théâtre national de Toulouse, 2015) et *2666* (Festival d'Avignon, 2016). Il est le collaborateur artistique de Tiphaine Raffier pour *La Chanson* (2012), *Dans le nom* (2014) et *France-Fantôme* (2017), au Théâtre du Nord. Il est également intervenu sur les productions de *La Barque*, du Théâtre du Prisme et de Thec.

Depuis 2016, il participe à la création d'opéras, avec Theodore Huffman, pour *4.48 Psychosis*, au Royal Opera House de Londres ('Achievement In Opera' aux Theatre Awards 2016), et pour *Le Premier meurtre*, à l'Opéra de Lille, produit par Le Balcon.

Dans le domaine musical, il crée des images et des dispositifs pour Mendelson - Génération X (2015) et Sciences Politiques (2017) - et pour Juárez, groupe musical dont il est membre.

Inspiré du design graphique, son travail de vidéaste s'intéresse rapport texte/image, au storytelling et à la typographie massive. www.pierremartin.xyz



Répétitions TNS - mai 2017 © Jean-Louis Fernandez



*Festival de Marseille
danse et arts multiples*

*Direction
Jan Goossens*

*17, rue de la République
13002 Marseille - France*

*+33 (0)4 91 99 00 20
info@festivaldemarseille.com*

*festivaldemarseille.com
#FestivaldeMarseille*



Contacts presse

Presse nationale

Dominique Berolatti

06 14 09 19 00
dominiqueberolatti@gmail.com

Patricia Lopez

06 11 36 16 03
patricialopezpresse@gmail.com

Presse régionale

Isabelle Juanco

04 91 99 02 58
communication@festivaldemarseille.com

Photos HD disponibles : <http://bit.ly/2tsRNvr>